

Alexandra Borsari

Tr@que

le web 0.0

Cet ebook a été publié sur
www.bookelis.com

Texte © Alexandra Borsari, 2019

Photo © Alexandra Borsari, 2004

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

Introduction

Cette histoire a pour cadre principal la bordure ouest de la Guyane, zone en partie imaginaire dans ce texte. Elle décrit le périple, dans un futur proche, d'une équipe de journalistes à la recherche d'un homme égaré en forêt. Leur objectif n'est pas de le retrouver mais de permettre à leur employeur de faire du chiffre.

Il s'agit d'un texte léger, fantaisiste, à ne surtout pas prendre au premier degré. Il ne fait pas plus référence à la disparition de Raymond Maufrais ou aux explorations de Jules Crevaux qu'à la mission ethnographique et journalistique de Léon-Gontran Damas.

Le style y est volontairement « mêlé » : le début s'apparente à un pastiche affectueux de roman créole, la suite est un mélange de roman policier et de récit d'initiation. Les personnages sont également proches du cliché : ils jonglent avec les stéréotypes. Je voulais un roman bigarré qui s'amuse avec les styles et les conventions : un

divertissement qui se rapproche d'un format bande dessinée.

Cette histoire a été écrite entre fin 2001 et début 2002. Je venais de quitter la Martinique où j'avais vécu trois ans et demi. J'étais en Afrique du Sud et n'avais pas encore mis les pieds en Guyane. J'ai montré le texte à quelques personnes puis je l'ai rangé, oublié, rouvert et remanié légèrement (notamment pour des questions de dates) en 2011-2012 puis 2015-2016. Il me plaisait toujours et m'amusait. J'avais l'impression de lire les mots de quelqu'un d'autre.

Entre temps, j'avais passé quatre mois à Trois-Sauts sur l'Oyapock. C'était fin 2004, je démarrais un doctorat et j'étais loin de me représenter exactement la forêt. La photo de couverture a été prise depuis le hamac de la terrasse du carbet sur pilotis que j'occupais. Cet arbre était côté brésilien. Avec le vent, il avait l'air d'un tyrannosaure penché méchamment sur ses voisins. Il représente bien ce que peut être la forêt amazonienne pour ceux qui n'y sont pas habitués : une sorte de menace intrigante. Je ne connais pas plus l'Amazonie aujourd'hui mais cette

photo m'a toujours suivie, de déménagement en déménagement.

J'ai écrit ce récit en ayant en tête mon enchantement pour le monde créole antillais et n'ai pas changé de manière substantielle mon texte après mon séjour à Trois-Sauts. Il n'y a donc pas d'Amérindiens dans ce livre qui n'est pas un document mais une fiction dont le(s) narrateur(s) se moque(nt) bien de décrire le territoire parcouru. C'est aussi une bande de mecs que j'ai pris un grand plaisir à faire parler.

J'ai pensé cette histoire en essayant de calibrer les chapitres comme des formats TV. Pourquoi ? Je ne saurais plus l'expliquer. J'avais fait un peu d'animation pour ce qui était encore RFO Martinique. Jusqu'au 15ème, ils augmentent par paliers de 10 000 signes environ, tous les 5 chapitres. Ensuite, les personnages perdent leurs repères et ne maîtrisent plus le cours de l'histoire : les chapitres ne sont plus formatés. Cela n'est pas perceptible à la lecture, mais je me souviens d'y avoir accordé beaucoup d'importance pendant l'écriture.

Ce n'est pas mon premier texte édité car j'ai publié une plaquette de poésie avec et grâce à une amie, il y a bien longtemps : Brisson Cécile, Borsari Alexandra, *Le Hurlement du Papillon*, Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1995. Nous avions 19 ans.

Aujourd'hui, à presque 43 ans, je commence à vider mes tiroirs. J'ai cherché à plusieurs reprises un éditeur pour ce texte. Mais, depuis deux ans, je suis nomade en caravane et cette nouvelle vie a changé mon regard sur la société. Je me suis affranchie de nombreuses contraintes. J'ai gagné en autonomie et en confiance. Le moment est venu de faire par moi-même et de ne plus attendre une validation extérieure. Qu'il est long le chemin de la libération ! Mais c'est une autre histoire, bien plus réelle celle-là, et ce sera un autre livre.

En attendant, voici un divertissement, écrit avec jubilation il y a près de vingt ans. Je regrette parfois de ne pas avoir franchi le pas de l'auto-édition plus tôt car des personnages qui peuvent sembler inspirés de la vie politique de ces dernières années étaient bel

et bien constitués de mots et d'octets dès 2001.

24 février 2019, Tuilerie de Bezanleu (77),
royaume magique de Solange et Désiré
Sankara.

1 : Présentations

« Je posais des phrases sur des petits bouts de papier collant. Je les disposais comme autant d'indices ou de suspects à ne pas perdre de vue. Avec l'humidité, ils devenaient plus lourds et s'enfonçaient dans les rainures de la table. Sous la lumière blafarde de l'ampoule tremblotante, l'encre qui s'épandait hors des lettres prenait l'air méchant d'un fleuve en cru. Là, entre les stries, naissait le Sens caché ! »

In Memoriae, Jean Castel.

En ce soir moite de septembre 2007, penchés sur ces lignes, nous imaginons assez bien notre fugitif. Accroché à de mystérieux indices, Jean Castel né Picard-Leroux, adopté trois ans après sa naissance par Adrien Castel orpailleur malhonnête, le savait. Alors que la nuit tropicale coulait goutte à goutte sur le dos de la Guyane et lui mordait le cou pour

presque douze heures, ces petites taches gentillettes qui prenaient la pose sur son buvard sale n'avaient qu'une raison d'être : lui indiquer le chemin.

Enfant râleur, toujours malade, surprotégé, il avait grandi dans l'ombre des autres : les enfants normaux, grands agitateurs de récré, bousculateurs et écorcheurs de genoux. Classé parmi les fragiles, mis hors d'atteinte de la vie, il ne lui restait plus qu'à s'en prendre aux plus petits. Mais ses élans bagarreurs étaient vite arrêtés par le premier adulte de passage : ce qui signifiait l'ouverture d'une nouvelle période de privation. Sa seule chance d'échapper à la vengeance terrible des grands était de croiser le curé de Saint-Laurent qui, bonhomme, se contentait de l'entraîner dans la bibliothèque de la paroisse pour lui prêter quelques livres et le raccompagnait jusque chez lui sans manquer de le sermonner. Mais si les paroles du prêtre étaient parfois acérées, elles n'étaient jamais méchantes ni assorties de brutalités. Au fond, l'homme d'Église l'aimait bien, et cette affection gratuite lui offrait un peu de répit.

[Arrête, on va chialer!]

Les yeux grands ouverts, écarquillés jusqu'à la douleur de peur de manquer une apparition, il buvait goulûment les paroles du ministre de Dieu. « Le Seigneur est partout. A toi de déchiffrer les signes qu'Il te laisse. » Les poumons gonflés par ces promesses, le petit Jean sortait fier, sans peur et sans reproche, de ses fréquentes incursions à l'église : transformé en apôtre héroïque alors qu'il n'y était venu que pour y voler des bougies ou glisser son bras maigre dans le tronc. Sur ces paroles exagérées, volées à quelques mémoires médisantes, remontons maintenant le cours du temps.

[Ouais, vas-y, avance un peu!]

Arrivés en navette depuis une heure à Saint-Laurent-du-Maroni, nous descendons vers notre rendez-vous du Bar Sans Nom. Dans ce café près de la gare routière, nous savons qu'ils nous attendent : réfugiés dans un recoin ombrageux plein de poussière, les souvenirs nous guettent.

Bientôt, le long du fleuve, nos esprits accrochés à la première pirogue, nous espionnerons avec avidité la couleur de l'eau. Les mémoires de Jean Castel sur les genoux,

nous ne douterons pas, nous non plus, que nous allons vers la lumière. Mais pour l'instant, rien ne presse.

[Une petite mousse?]

« Dans les bras de Cerise, je n'ai plus peur. Les grands peuvent toujours me cracher dessus et les filles me tourner le dos ou bien tirer les lanières de mon cartable, Cerise a toujours le dessus.

Aujourd'hui appuyé sur sa tombe, un genou sur le sol, je sens les larmes venir rincer mon visage. Les contours de son nom se mélangent. Les images restent nettes. Cerise n'aura pas eu le temps de me voir revenir. Pour elle, mes discours d'enfants resteront ce qu'ils étaient : des mots [...]

Réfugié contre sa poitrine transpirante, ses ongles dans mes cheveux, je hoquette et je suffoque. Mais j'ai gagné : je suis

désormais hors d'atteinte. Mes ennemis ne pourront plus rien contre moi. Je vais attendre tranquillement qu'Adrien me prenne sur son passage.

J'ai mal au genou. Je m'assois à côté du petit monticule. Ses enfants lui ont promis un beau mausolée. Mais l'argent du monument s'est apparemment envolé. Je souris. J'ai chaud, j'ai froid, je suis humide et collant. Je m'en vais. » *In Memoriae*, Jean Castel.

Souricette nous a déjà servi. Mais les cafés qui nous attendent ont un drôle de goût. Ils sont amers comme son sourire. « Vous allez me le ramener, dites ? » Souricette, de son vrai nom Claude Noualatomou, aurait dû nous en apprendre beaucoup sur Jean Castel. Il semble que nous nous soyons trompés, à moins qu'il s'agisse-là d'un de ces tours castelins à vous faire tourner cabri.

*[-Hey, t'as fini de t'la jouer kouleur locale?
- Je t'em...*

- OK!]

Après quelques politesses de rigueur (boire le café pisse-maigre de la petite Claude, écouter trois boniments de buveurs et bien sûr rassurer notre hôtesse sur nos chances de succès), nous arrivons à la faire parler.

« Il se piquait d'écrire ! J'ai retrouvé des cartons entiers bourrés de projets de romans fous : *L'extraordinaire aventure d'un virus*, *Vingt minutes de la vie d'une puce*, *La jet-set de l'Au delà...* » Elle soupire. « Demandez à Marcel. »

Le changement de ton de la petite Claude nous intrigue. Un peu trop surfait pour le personnage, il nous donne envie d'en savoir plus. Mais Marcel, le cafetier, se fout bien de nous et de nos recherches. Lui, il sait ! Ce pauvre bougre de Jeannot Castel s'est enfui avec une poule ! Eh ben quoi, ça vous étonne ? Ses idées d'écrivain ? Ha, il s'en serait bien passé, lui, de ses élans d'écrivaille !

« - Tout jeunot déjà, il débarquait le matin, sale, noir de partout d'avoir chassé les crabes toute la nuit. Il me disait comme ça de loin, en arrivant sur moi :

- Hé, père Marcel, j'ai dû me lever à 2h cette nuit ! J'avais une de ces migraines ! Je crois que j'ai encore eu une attaque d'idées. Tu comprends : il a fallu que je me sauve d'un rêve agité pour tomber sur une nouvelle crise ! Les idées me sautaient à la gorge les unes après les autres et chacune m'étranglait plus fort que la précédente ! Il a fallu que je me lève. Et comme les idées sont feignantes, elles sont restées dans mon lit !

Alors il partait en plein mitan de la nuit : il allait chasser les paresseux ou les crabes et il revenait tout crotté avec ses trophées. Ils collectionnaient les pinces ! Il est collectionneur le Jean ! Hein Claude ? Mis à part les crabes, il en a collectionné des filles ! »

Marcel nous adresse un clin d'œil et tire sur le coin gauche de sa bouche pour faire un petit 'cric' d'entendement. Souricette le regarde méchamment. « Tu ne connais pas Jean à ce point, Marcel Petitbois. Tu avances des faussetés en tout genre. »

Notre hôtesse, les lèvres pincées et l'œil en orage se tourne vers nous. Tout doucement, elle nous susurre un air apparemment connu. Nous ne comprenons pas. Devrions-nous

connaître cette chanson ? « Vous trouverez Jean au pied du deuxième vers. J'en suis sûre : je l'ai rêvé cette nuit, et ce matin, les pipirits se taisaient comme pour mieux préserver mon secret. Ramenez-nous Jean : Rose aimerait bien revoir son papa ! »

[Ben on n'est pas sorti de l'auberge!]

Du brouhaha du comptoir où se sont amassés des groupes gesticulatoires de buveurs égaillés, nous parvient un bruit ondulant. Plus léger que les autres, il joue des coudes pour se frayer un passage vers le plafond. Glissant entre les pales des ventilateurs, le bruit parvient jusqu'à nous. Alors que Souricette disparaît dans le trou noir de cette avant-scène encombrée de pochtrilles tonitruantes et de travailleurs fatigués, la rumeur est parmi nous. Nous n'essayons plus de lutter contre la chaleur pour rattraper notre Pythie. Collants et cloués par le vrombissement des verres qui se cognent, nous recueillons religieusement les mots épuisés avant qu'ils ne s'écrasent brutalement sur le bois rainuré et taché.

Jean Castel avait raison :

« Les gens discrets ont la parole précieuse. Ils honorent ceux à qui ils s'adressent. Ces mots que je répétais, enfant, parce que je les trouvais beaux et sérieux (ils venaient de mon grand-père Gagayaya, le père de mon vrai père disparu, seul preuve vivante de ma paternité inconnue hormis ma mère, mais qui aimait Adrien, au moins au début, et donc qui ne comptait pas), avaient tout à coup pris sens un jour sans école où je m'étais faussement perdu avec Souricette dans le carré de forêt attenant à la case de ma mère.

Empêtré dans des lianes, j'avais entendu une petite voix venir à moi. C'était celle de Souricette, perchée au-dessus de ma tête dans l'arbre à pain fétiche de mon grand-père. Elle chantonnait.

Je l'appelais : « Claude, vient m'aider ! » Elle détourna la tête.

Lorsque je réussis à me dégager, elle me jeta alors, en guise de cacahuètes, quatre mots qui devaient résonner longtemps dans les corridors de mon cerveau : « Toi aussi tu grandis. »

En forçant pour me dégager, j'avais froissé mes habits. J'allais encore me faire étriller, mais je m'étais sorti d'une situation d'entrave et de péril en gérant l'urgence. Quelques jours plus tôt, j'aurais attendu plus longtemps avant de tirer sur les bras de ma chemise de mauvais tissu. J'aurais préféré me laisser manger tout cru par les fourmis qui commençaient à me grimper le long des chevilles plutôt que d'affronter la colère de ma mère.

Lorsque je lui en parlai, bien plus tard, Claude brisa un peu du charme de cette aventure. Elle n'avait pas parlé pour me féliciter mais pour souligner que je

n'avais plus systématiquement besoin d'elle pour me tirer d'affaire. Simple et prosaïque, sa tirade avait revêtu pour moi les couleurs de la révélation : je n'avais plus à souffrir pour ne pas endurer les punitions maternelles car mon intérêt était ailleurs. J'étais déçu mais reconnaissant. Claude ne m'avait pas seulement délivré d'une prison intérieure : elle avait aussi donné vie à des mots qui n'avaient de sens pour moi que par leur musique. Les sons de mon grand-père avaient dévoilé leur secret et, avec eux, je m'étais éloigné des bêtes. Une humanité faisait son chemin à travers moi, ou plutôt le contraire comme je devais l'apprendre à mon insu... »

*[-Passe les mouchoirs!
- Vous allez la fermer?]*

En ce pauvre soir de septembre, perdus dans un bar de Saint-Laurent-du-Maroni, une jeune-femme nous a remis des clés. A nous d'enfourcher la rumeur et de lui presser les côtes pour vérifier si son souffle nous mène jusqu'à cet insaisissable Jean Castel : génial aventurier malgré lui, escroc inventif, gourou intuitif, publicitaire découvreur, homme d'affaires sans odeurs ou misérable promeneur perdu dans une forêt hostile et labyrinthique ? Qui sait... La foule évoque même un passé trouble de mercenaire !

*[- Une bouteille qu'il n'est jamais parti!
- ... !]*

2 : Rumeur en crue

La Castel Story fait partie de ces évènements imparables auxquels aucun téléspectateur consciencieux ne peut échapper. Avec un petit peu d'organisation et un minimum de rigueur, chaque employé modèle peut espérer être devant son téléviseur à l'heure décisive.

Et si chaque chaîne y va de son commentaire, les reporters de MyChannelDotCom sont les plus prolixes. Mis sur le coup grâce aux talents visionnaires du grand webproducteur Steevie Ryce, ils écument les sentiers de toutes les pistes que leur fournissent les téléwebtateurs pris au jeu, les vrais-faux témoins, la vraie-fausse famille retrouvée, les lettres anonymes du père biologique, les petits mots d'amour d'écolières retrouvés dans une vieille serviette de la dernière chambre d'hôtel identifiée comme étant l'abri ultime du héros disparu : Ulysse des temps modernes aux milliers de Pénélopectatrices accrochées au fil électrique d'une même toile.

Certains analystes enthousiastes n'en finissent pas de célébrer la force de cette

aventure et l'intuition géniale quoique forcée de son instigateur. Heureusement encore que Jean Castel a eu l'idée de se perdre : le jour de sa disparition, la webstory la plus plébiscitée, la plus inventive et rocambolesque, la plus longue et rebondissante de toute l'histoire du Net était née !

Comment les médias en sont-ils arrivés là ? C'est toute la question. Qui a monté ce coup médiatique mondial et, sans doute, universel ? Ce mystère longtemps débattu les premiers mois n'a plus cure aujourd'hui. La force de la Castel Story est ailleurs, car, désormais, elle n'a plus besoin de justification. L'audimat, tous les jours plus important, révèle des pulsions non contenues et exacerbées chez les téléwebtateurs que les grands ordinateurs de la Castelmania analysent tous les jours plus finement pour mieux les exploiter demain. Mieux encore : ils devancent les courants et les envies !

« La recette du succès, c'est d'être visionnaire. Toujours en avance sur son temps, le webproducteur sait capter les

tendances de demain : il a des oreilles et des yeux partout, il sait à l'avance ce que le spectateur aimera et pensera. Il lui prépare donc des programmes en conséquence. »

Steevie Ryce, *in La télévision et le web disséqués*, conférence de Toronto, mars 2022.

La télévision se fiche pas mal des goûts des spectateurs. La tyrannie de l'audimat, selon la terminologie de ces trente dernières années, n'était rien d'autre que la manipulation des consciences. Avec le web, cette tare est corrigée. Les webprogrammes sont tous le résultat de votes scrupuleusement organisés par les webresponsables les plus en vue. D'ailleurs, alors que la télé n'est plus regardée que par les « vieux », c'est-à-dire les plus de 35 ans, toujours selon la marketerminologie de l'ancien temps, le web est devenu la seconde maison de tous les Terriens modernes. Seconde seulement car, même si certains analystes ou intellectuels

réactionnaires lui trouvent encore des dangers par milliards et avancent méchamment que le webécran, cet Eldorado des pauvres, a avalé la plupart des citoyens des pays riches, le Terrien occidental moyen continue toujours d'enfiler ses pantoufles dans un salon décoré de papier peint tout ce qu'il y a de plus palpable, c'est-à-dire non-électronique, avant de regarder son webjournal de 20 h.

Bienvenue en Crétinie titrait l'édition d'août d'un journal à l'idéologie douteuse tandis que Sidonin Crack, ce philosophe qu'il n'est plus besoin de présenter, sortait *Le monde en marche arrière*, soutenu par une poignée de contestataires de tous poils. Mais les grincheux ont beau faire, la Castel Story ne perd rien de son aura ! Ses derniers rebondissements laissent même présager une longévité exceptionnelle, fertile en suspense et en surprises.

Depuis quatre mois, tous les indicateurs affichent un vert splendide : les tabloïds récapitulant les résultats des analyses minutieuses des laborantins de MyChannelDotCom, diffusés à grande

échelle, permettent à ses dirigeants tous les espoirs. Conditionnés par l'histoire, ces chiffres et leur dissertation ont également leur raison d'être, intrinsèque.

Contrairement à une idée reçue prédominante à la fin du XXème siècle, la communication transparente des buts des entreprises n'est pas forcément incompatible avec leur quête du profit. La logique du secret, victorieuse des siècles durant, mise à mal par le développement galopant de la webmania, est désormais caduque.

Le public vote les programmes des différentes webchaînes, mais il vote également les budgets des États et les comptes des entreprises, tout comme il approuve ou rejette les mises en scènes et les propositions de couverture de « l'Affaire Castel » ; propositions que lui soumet chaque vendredi MyChannelDotCom, sacré par l'audience meilleur canal du millénaire débutant pour, entre autres, la qualité de son traitement de l'épopée castelienne.

Mythologie des Temps Modernes, cette webstory doit également sa notoriété au travail acharné des équipes de MCDC, comme l'appelle familièrement les jeunes,

c'est-à-dire les moins de trente-cinq ans. Née du génie médiatique du cerveau de Steevie Ryce, le plus disputé du monde du web, cette histoire est donc tout naturellement traitée en priorité par la chaîne du joyeux quinquagénaire : une preuve encore, s'il en fallait, du sens de la justice des webtateurs et de leur perspicacité. Les tristes n'ont qu'à bien se tenir ! Reclus derrière leur poste télévisé, ils s'acharnent à ressusciter un média au fonctionnement incohérent et dictatorial, quand la meilleure des galaxies (la démowebratie) est à portée de clic.

Nourris par les webfans ainsi que par les opposants à ce château de cartes, soufflet délicieux servi chaud tous les jours à une population friande d'exotisme et d'aventure, les fausses-pistes, les fausses pièces à conviction, et tous les galimatias et autres discours savants de débatteurs prolixes présentés en accompagnement, ne sont pas encore venus à bout de l'attention patiente et vigilante du public. Alimentée par sa propre chaire, la rumeur semble invincible. Jamais rassasié, le flot des idées vagues et des remous solides, provoqués par les pièces à

conviction retrouvées dans le sillage fort discuté et hypothétique de Jean Castel, apparaît chaque jour toujours plus puissant, plus rugissant et surtout plus vorace. Véritable lame de fond, la déferlante castelienne engloutit tout sur son passage et son appétit dévastateur ne semble pas devoir connaître de limite.

[T'en fais pas un peu trop ?]

Parmi les derniers soubresauts de l'histoire, la récente découverte d'une équipe de journalimateurs de la webchaîne la plus en vogue n'en finit pas de faire des vagues. Les reporters de la première équipe *[C'est NOUS!]* lancée sur le coup par le visionnaire directeur de production en charge des webscénari de MCDC Europe viennent, en effet, de remporter une coquette prime pour avoir mis au jour le présumé seul et unique journal intime de l'aventurier.

Récit :

Le groupe avait pénétré dans la chambre humide. A leurs pieds les Onze avaient trouvé des planches grinçantes et poussiéreuses. Abandonnée à la hâte (du moins c'était le scénario le plus plausible et

certainement le plus rentable), cette pièce semblait sans dessus dessous.

Les draps gisaient dans un recoin et semblaient pétrifiés. Deux chaises étaient posées de façon insolite au centre exact de la chambre comme si elles avaient aidé leur utilisateur à mieux se hisser au plafond. Pourtant, tout semblait indiquer que la personne qui s'était arrêtée quelques heures ici n'avait pu sortir que par la porte ... ou la fenêtre.

Pendant, nul ne l'avait vu repasser le pas de l'établissement. Par la fenêtre, tout visiteur imprudent ou trop pressé serait tombé dans un fossé dont le décrochement formé par l'hôtel au bord de la piste ne laissait pas supposer l'existence.

Il restait le plafond. C'était absurde ! les reporters de la première équipe en convenaient eux-même. Par contre, c'était l'endroit idéal pour embusquer une webcaméra. Les curieux qui ne manqueraient pas de se presser pour découvrir le lieu ultime de la dernière nuit connue de Jean Castel fourniraient un matériau formidable pour meubler les prochains reportages qui se

bousculaient sur les différents plateaux webivisés de la Castel Story.

« Mettez-moi une caméra dans le plafond ! »
L'ordre est clair. Les Onze savent très bien ce qu'ils doivent faire.

[- La troisième personne, ça fait bizarre!

- Ça fait chochette, en fait!]

La voix du patron au bout du fil leur redonne un peu d'énergie pour scier quelques planches et mettre en place tout le stratagème. Car comme y a pensé Steevie Ryce qui pense à tout : si Jean Castel était tout à coup pris d'une envie subite de revenir sur les lieux, la fidèle webcam témoignerait pointilleusement de sa venue !

Mais le plus important n'est pas là. Car la trouvaille effectuée par les reporters de la première équipe tient du fantasmagorique. Aucun chroniqueur, même parmi les plus acharnés, n'a soupçonné l'existence de ce fameux journal. Pas un n'a d'ailleurs osé le rêver. La crème des jowebnalistes de MyChannelDotCom a réussi cet exploit. Accrochée aux trousseaux du disparu le plus recherché du moment, elle a mis la main sur

un trésor inestimable. Et tant mieux si ces pages griffonnées ne mènent jamais à Jean Castel, ni à l'objet de sa quête, pourvu qu'elles attisent l'intérêt du public pour son histoire et nourrissent longtemps les nombreux travailleurs qui en assurent la retransmission, dont en premier lieu le plus fidèle serviteur du public, sacré webpeople le plus charismatique du millénaire par la presse, au grand dam des webprésentateurs et webjournalistes les plus en vue : Steevie Ryce en personne.

« - Non, je déteste les repas de famille.

Voilà tout ce que je lui répons. Elle me regarde avec tendresse et me serre la main. Cette fille magnifique qui me regardait avec gourmandise tout à l'heure a maintenant des yeux de maman. Elle baisse les yeux, joue avec son index sur le dos de ma main. Elle a trouvé une sortie : je lui fais pitié. Elle relève les yeux.

- Pauvre petit bout de chou perdu sur son siège trop grand en face de son méchant beau-père. Oh! [elle miaule, serre les cuisses, se penchent un peu en avant et se tortille comme si une envie d'uriner venait tout à coup de la terrasser, son souffle vient envelopper ma nuque, sa langue pointe hors de sa bouche, elle salive et ses yeux se ferment] Oh! mon petit cœur d'artichaut tout blanc. Viens que je te réconforte.

- Peut-être n'est-ce pas le lieu le plus indiqué ?

Ça y est : j'ai tout gâché. Ce grand cheval qui avait promis de me dépuceler, je lui apparais comme un petit garçon pour de bon : un petit garçon avec un tout petit zizi. Debout, je contemple le désastre : elle remonte ses bretelles tombées par hasard sur ses coudes et réajuste sa jupe. D'un petit hochement de tête, elle

me fait comprendre que tout est fini. La honte va désormais venir s'abattre sur moi ! Comment ? J'ai fui la fille la plus affriolante de tout Saint-Laurent ? Il n'y a plus un instant à perdre ! Mais que faire ? Mes pensées me dressent le portrait de l'abîme dans laquelle je vais m'enfoncer à jamais : honteux, les épaules dans les oreilles, la queue entre les jambes, définitivement castré et avili. Mort d'entre les morts, il me faut un miracle pour que je ressuscite.

Désespéré, je passe et repasse le fil de l'après-midi dans ma mémoire. Pourquoi a-t-on parlé de mes dimanches en famille ! Ai-je donc si peu de conversation avec les filles qu'elles se sentent toutes obligées de me consoler de ma vie ringarde et pénible ?»

Les premières pages de ce journal semblent arrachées d'un passé douloureux. Alors que dans les suivantes, se souciant peu d'explications et de logique, Jean Castel saute d'une anecdote à une autre, d'un état d'âme à une hypothèse fébrile, d'un emballement à une déception sans créer de lien entre chaque, ces lignes qui marquent le commencement du raconter d'une vie frémissent comme une blessure vive et fraîche : encore sanguinolente.

[J'aime assez cette image... OK, je sors!]

Cependant, leur parcourment assidu intrigue : se détachant du tout comme une ligne claire, un cheminement intérieur se dessine. La relecture studieuse de ce début de journal révèle en effet un curieux détail : incomplet, désordonné, hoquetant et passionné, le récit castelien se bâtit autour d'une même quête.

Les tours et détours de la pensée de Jean Castel décrivent à la vérité des circonvolutions féroces. Comme des anneaux d'anaconda, ils pressent la vie du héros pour en tirer le jus essentiel porteur de vérité. Mais quelle vérité ? Voilà notre problème. A la poursuite d'un disparu, nous ne savons pas

comment orienter nos recherches. Les quelques signes laissés par Jean Castel laissent bien présager un départ prémédité, mais vers où et pour quoi ? Le journal n'en dit presque rien.

3 : L'enfoncement

« Là-bas sur le fleuve, les portes du monde des autres mondes s'ouvrent sur une berge sale. L'eau brune fait des clapotis. Les gens du village appellent cela des vagues. »

Les quelques cartes que nous a laissées ce pauvre Jean, toutes incomplètes, tronquées volontairement et oubliées à la croisée de fausses-pistes, nous obligent à nous enfoncer davantage dans la forêt où le noir silencieux et l'humidité criante nous absorbent goulûment. Les sons de la jungle, ruisselant sur nous comme une transpiration sylvestre immense et débordante, ne trouvent leur équilibre que dans cette faible luminosité de dessous les arbres, où l'ombre muette se transforme en véritable monde.

Là-bas, peut-être, commence un autre univers. Caché au plus profond de l'entre deux seins de la forêt, cet ordre particulier s'organise dans le plus grand secret. Coupé des hommes par l'étreinte du fleuve qui le

ceinture avec obstination, il palpite dans l'ombre, tel un mystère qui aurait oublié qu'il pouvait être révélé, et que nous espérons dense, préservé des mains humaines par les boucles d'eau à la fois flasques et arrogantes, bosselées et creuses comme autant de bonnets différents d'un soutien-gorge fantastique.

Le déroulé de l'eau souple et fourbe nous emporte loin de Saint-Laurent. Bientôt, nous aurons dépassé les limites de notre monde. Sans clé ni intuition géniale, nous suivons à la trace un homme qui s'évertue à brouiller les pistes. Faisant fi du sens commun, nous abordons les strates inexplorées de notre propre esprit. Entre les méandres du fleuve comme entre les régions de notre cerveau, nous essayons de faire venir à nous ce sens caché qui nous entoure.

[Il est bon, le gars!]

Perdus, maladroits, nous tentons d'apprivoiser notre talent interprétatif pour qu'il vise au plus juste. Peu à peu, loin des explications de textes classiques, nous devenons cet être que nous imaginons, à le lire, détestable ou magnifique, farfelu ou raisonnable, apathique ou rebondissant,

hypocondriaque ou jovial, inhibé ou sexopathe, toujours à côté des chemins du réel. Et les signes que nous croyons reconnaître n'ont rien à envier aux délires casteliens.

Parsemées de fantasmes et de rêves, les élucubrations de notre fuyard ont en elles toutes les beautés du monde. Vaincu par la morosité de son existence, leur géniteur s'abandonne féroce à une vie intérieure sans repos.

« Au fond de moi, je sens grandir le son. Vrombissant, il m'emplit et presse mes limites corporelles vers l'extérieur jusqu'à la douleur. Gonflé comme un dirigeable, je me sais proche de l'éclatement. Il monte encore. De son crescendo tyrannique, s'échappe un ordre clair : dans le tonnerre de sa bruyante colère, le son me dicte une conduite.

Point d'échappatoire, point de refuge, point de répit, moi qui ne

rêve que des Antilles, je suis forcé de me tourner vers le Sud. Le diktat de l'étrange esprit qui me possède ne veut me laisser entendre qu'une chose : l'appel de la Forêt.

Vers quel étrange néant d'horizon m'entraîne ma folie ? Moi qui ne rêvais que d'eau transparente et de sable blanc, je m'enfonce là d'où jamais je ne pense revenir. Au plus profond des arbres gourmands de chair humaine, mes pas résonnent comme autant de clochettes de vieilles intendantes britanniques appelant au dîner un peuple de créatures cornues et velues : toutes maléfiques.

Rompues au jeu de l'ombre, elles resserrent sur moi leur étau. Bientôt je n'aurai plus qu'un bras pour, au-dessus de la mêlée, prendre congé des hommes. »

Inquiétant et inquiété, le style castelien est torturé comme une racine de palétuvier. Mais au détour des lignes, le chemin se dessine en transparence. Nous le sentons ! Les frémissements qui nous assaillent à la tombée de la nuit, loin d'être de plates réactions à la fatigue ou aux piqûres de moustiques, en sont les premiers indices. A nous d'en faire des clés.

Notre sincérité religieuse nous étonne. Avec ferveur, nous espérons reconnaître un signe à travers une branche cassée, un paresseux ou un serpent. Les traces de vie humaine se font désormais plus rares. Perdus hors de notre monde, sans repères facilement reconnaissables, nous cheminons à travers la forêt et nous-mêmes. Mais les pirogues de nos esprits sont comme des sarcophages : elles nous mènent vers des espaces d'où l'homme ne revient pas.

Absorbés par la selve, nous voilà de plus en plus proches de notre fugitif et ordonnateur de mystères. Et si les directives de notre rédaction sont claires, personne ne résiste à la tentation de s'arrêter à Mirocolis, quelque cinq kilomètres après Apatou. A nos oreilles,

le nom du chef-lieu sonne déjà comme une promesse de repos. Ses consonances enfantines réconfortent notre imaginaire. A Mirocolis, l'accueil des villageois est de bon augure. Sorte de poste avancé sur la forêt, le hameau aux résonances moyenâgeuses semble sorti tout droit de l'esprit d'un Merlin local pour servir de cache aux chevaliers d'une exotique Table Ronde.

Après de nombreuses heures de navigation, des arrêts-incursions dans le tissu végétal au moindre doute ou à la première fausse alerte, le cul tanné par le bois de la pirogue, les jambes écorchés et les ongles brisés comme des bagnards évadés, nous nous accordons une respiration. Nous voici donc en train d'enfreindre un ordre. Steevie comprendra : nous devons dresser un bilan de notre avancée. Les images qui parviendront aux téléwebtateurs parleront également en notre faveur. Nous retransmettrons notre réunion, ils voteront ensuite pour la poursuite ou non des recherches le long du fleuve. En les impliquant une fois de plus dans le déroulement de l'enquête, nous faisons finalement œuvre d'objectivité et de professionnalisme. Pas de bonne actu sans

avis du public, pas de bon journaliste sans audimat, comme dirait ce sacré Steevie Ryce ! Tout compte fait, notre fatigue devrait garantir à MCDC de bien belles performances ! La colère des concurrents fera notre carrière et nous toucherons presque du doigt les vacances prolongées à Maurice que nous a promises la direction en cas de success story, c'est-à-dire en cas de record d'audience millénaire !

Si le public vote pour le fleuve nous parviendrons à Maripasoula aux alentours de Noël : le temps de remplir un peu plus les caisses de la chaîne, d'en faire grimper la valeur des actions et de garnir nos assurances-vies. Toute considération faite, c'est le cœur léger, tels des ouvriers du début du siècle dernier en goguette sur les bords de Seine, que nous nous arrêtons pour presque une semaine.

« - C'est peut-être la première fois qu'une équipe s'aventure aussi loin et aussi longtemps. Nous sommes des pionniers !

- Bien sûr que nous avons peur des grosses araignées !

- Et des serpents ! »